

« ALLAH N'A RIEN À FAIRE DANS
MA CLASSE »

Laurence D'Hondt
Jean-Pierre Martin

**« ALLAH N'A RIEN À FAIRE DANS
MA CLASSE »**

Enquête sur la solitude des profs face
à la montée de l'islamisme

« Je ne rêve pas d'un monde où
la religion n'aurait plus sa place,
mais d'un monde où le besoin
de spiritualité serait dissocié du besoin
d'appartenance. »

AMIN MAALOUF,
LES IDENTITÉS MEURTRIÈRES.

SOMMAIRE

Avant-Propos	11
<hr/>	
> KAMEL	
« Je n'ai pas peur »	19
> ADELINE	
« Je ne tiendrai pas cinq ans de plus »	23
<hr/>	
01. Un rapport secret	29
<hr/>	
> ALEXANDRE L.	
« Je me répète chaque matin que je m'en vais »	39
<hr/>	
02. Amal : un esprit libre	45
<hr/>	
> ANDRÉ	
« Tu te bats contre des moulins à vent »	55
<hr/>	
03. Les Frères musulmans : un projet global	59
04. L'école est une cible	71
05. D'Alger à Bruxelles en passant par Montréal	85
06. De Kaboul à Bamako	91
<hr/>	
> ANNE	
« Je l'ai échappé belle »	95
> AMINA, CATHERINE ET LES AUTRES	
L'école de la dernière chance	101
<hr/>	
07. Le voile, étendard de l'islamisme	111
<hr/>	

› FLORENCE	
« Les valeurs du libre examen, ça représentait quelque chose ! »	123
<hr/>	
08. Des profs entrent en résistance	131
<hr/>	
› NATHALIE	
« Elle a hurlé quand j'ai parlé de pénis »	141
› MADELEINE, JUSTINE, OLIVIER, JEAN-LOUIS	
« Ne pas croire est impossible »	147
<hr/>	
09. Neutralité ou laïcité ?	153
10. La laïcité, un débat de vieux ?	167
<hr/>	
› HAKIMA, ADÈLE, ÉMILIE...	
« Merci à la Belgique »	171
<hr/>	
11. « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur de ce monde »	177
<hr/>	
Postface	185
Remerciements	189

AVANT-PROPOS

Lorsque nous avons commencé à recueillir la parole des enseignants qui font face à la pression islamiste dans leurs classes, c'est leur sentiment de solitude qui nous a d'abord frappés. Les profs sont désemparés et inquiets à l'idée de parler de ce qu'ils vivent derrière les portes fermées de leurs classes : le refus de certains élèves d'apprendre au nom de la religion, la contestation des règlements au nom de la religion, le prosélytisme à peine dissimulé de certains professeurs... Les menaces verbales et physiques qui transforment parfois la classe en terrain de guérilla. Même cela, ils hésitent à le raconter.

Est-ce la peur d'affronter la question islamiste ? Est-ce la culpabilité de briser un tabou ? Est-ce la peur d'être contestés par certains élèves ? La crainte d'être désavoués par la hiérarchie ? Le dépit de ne pas être entendus par les représentants politiques et syndicaux ? Les professeurs témoignent tous d'un sentiment d'abandon, de découragement et d'inquiétude alors qu'ils ont, en même temps, conscience de vivre quelque chose de vital, d'essentiel à faire connaître.

À peine avions-nous recueilli nos premiers témoignages que le téléphone s'est mis à sonner pour en apporter d'autres,

et d'autres encore. En se confiant, les enseignants sont sortis de leur isolement et ils ont invité leurs collègues à oser prendre la parole. Trop longtemps retenue, cette parole a cherché à restituer des années de situations humiliantes, voire offensantes qu'ils ne pensaient plus pouvoir partager. Pendant deux mois, notre bureau s'est transformé en un lieu de confidences chargées d'émotions, de colère, de tristesse et aussi de gratitude pour notre écoute, émotions dont nous ne savions pas très bien que faire.

Un doute planait toujours : ces témoignages étaient-ils suffisamment étayés et récurrents pour en faire le sujet d'un livre ? N'étaient-ils pas le reflet d'événements marginaux montés en épingle, comme l'assurent certains responsables politiques ou syndicaux ? La récurrence des mêmes mots, des mêmes thèmes, des mêmes situations rapportés par ces enseignants a confirmé le poids et la réalité d'une pression islamiste sur l'école. Ce livre nous a dès lors semblé opportun. Nous voulions comprendre ce qu'il se passe dans nos écoles. Nous voulions contribuer à briser le silence dont souffrent les professeurs et porter leurs voix parce que nous pensons que les difficultés auxquelles ils sont confrontés sont aussi celles de toute la société et mettent en péril sa cohésion.

Mais nous avons encore besoin d'une évaluation de l'ampleur du phénomène à l'échelle de l'ensemble des établissements scolaires. Une étude réalisée en Flandre par le réseau de l'enseignement officiel a appuyé la pertinence de notre projet. Selon cette étude publiée en novembre 2023, le nombre de signalements, de propos et de comportements radicaux des élèves est passé de trois ou quatre par an en 2019 à trois ou quatre par jour en 2023. En France, le phénomène de violence et de remise en question des enseignements est

mesuré et évalué à partir des plaintes traitées par la médiatrice de l'Éducation nationale et de l'enseignement supérieur. Dans le dernier rapport publié le 16 juillet 2024, la médiatrice, Catherine Becchetti-Bizot explique que les professeurs font face à des contestations liées à la laïcité, à la citoyenneté, aux valeurs de la République, à l'enseignement de la sexualité et de la mixité.

Selon la dernière étude de l'Institut français d'opinion publique (Ifop) consacrée aux enseignants confrontés à l'expression du fait religieux à l'école, près de six professeurs sur dix en France ont déclaré en 2023 avoir connu au moins une contestation de cours dans leur carrière ; la moitié de ces contestations se sont produites après septembre 2021. Ce qui est contesté n'est pas seulement l'enseignement d'une discipline mais surtout l'enseignement des valeurs portées par nos sociétés démocratiques : la liberté de conscience, l'émancipation individuelle, l'usage de la raison critique...

Et en Belgique francophone ? Il n'existe aucune étude de ce type.

Un dernier événement est venu indirectement nous conforter dans notre démarche : le succès du film *Amal : un esprit libre*, du réalisateur belgo-marocain Jawad Rhalib, qui s'est fait connaître par le bouche-à-oreille. Il est resté trois mois à l'affiche. Un succès exceptionnel. Le film parle d'une professeure qui fait face à une classe passée sous l'emprise d'un professeur de religion islamique et des conséquences violentes qui s'ensuivent. Un coup de poing dans la perception idéalisée que nous avons du monde de l'enseignement.

En tant que journalistes, notre objectif n'était pas d'écrire un livre de sociologue ou de politologue. Il n'était pas non plus de parler de toutes les écoles, mais de nous rendre au

cœur de celles qui sont traversées par ces tensions. C'est en tant qu'investigateurs de terrain, ouverts à ce qui n'ose pas toujours se dire, qui n'est pas forcément visible, que nous avons écouté des dizaines de témoins. Ils ont bien voulu raconter leur expérience de professeurs débordés, malmenés, abandonnés et contestés.

Les faits qu'ils rapportent peuvent paraître anodins : des élèves qui ne veulent pas entrer dans une cathédrale, d'autres qui font bloc et qui refusent le contenu de certains cours, d'autres encore qui insultent, oppressent leurs condisciples... sans que la direction ne réagisse. Pourrait-il ne s'agir que d'adolescents turbulents qui ne savent pas ce qu'ils font ? Non. Les enseignants, pour la plupart généreux, attentionnés, investis dans leur métier de transmission, ont bien perçu l'idéologie fondamentaliste qui pousse et façonne ces comportements.

Nous avons interviewé des chefs d'établissement, des représentants syndicaux, entendu des politiques... Mais notre priorité était la parole des enseignants. Ce sont eux qui sont les plus vulnérables, mais aussi les plus lucides face à ce qu'il se passe sur le front de l'école et au sein de leurs classes. Plus d'un a retenu ses larmes à l'évocation d'un souvenir précis. Une enseignante nous a même dit : *« Vous ne vous rendez pas compte ! Cela fait plusieurs jours que je prépare ce que j'ai à vous raconter, que je n'en dors plus, parce que je veux être honnête, ni trop en colère ni trop complaisante. »*

Pour comprendre cette extrême sensibilité, il faut se rendre compte des risques pris par ces professeurs. La majorité d'entre eux ont insisté pour garder l'anonymat. Les établissements ne pouvaient pas être nommés, les directions non plus. Leurs propres noms devaient le plus souvent être modifiés.

Par peur de perdre leur emploi, bien sûr, mais aussi par peur de la pression islamiste. Il y a les menaces glissées dans la boîte aux lettres, les insultes proférées en rue ou même en classe, les gestes violents, le harcèlement sur les réseaux sociaux. Et parfois, l'atteinte à la vie comme l'ont vécu Samuel Paty et Dominique Bernard en France. Imaginez que vous êtes prof et que vous avez peur de vos élèves... C'est de cela que parle plus d'un témoin.

L'enseignement est depuis très longtemps au cœur de la stratégie des mouvements islamistes. Ceux-ci savent très bien que l'école est le lieu où l'on forme les esprits de demain et c'est pour cela qu'ils la combattent. Ils rejettent le principe de laïcité ou de neutralité arrimé au modèle occidental de l'école. Ils rejettent l'apprentissage du doute, la confrontation des idées, la singularité des individus. Ils rejettent le principe d'égalité entre les femmes et les hommes. Ceci a été abondamment documenté.

Leur stratégie, ces dernières années, s'est transformée. Après avoir promu un islam violent avec la figure du djihadiste, les mouvements islamistes poussent leurs pions au sein des démocraties et étendent leur influence aux lieux de travail, aux partis politiques, aux organisations syndicales, à l'administration et surtout aux écoles.

L'entrisme des mouvements islamistes dans le monde de l'enseignement se fait à bas bruit. Cette réalité est méconnue. Les services de renseignement en France et en Belgique le mentionnent désormais dans leurs rapports, mais ces informations restent confidentielles. À l'exception de tragédies comme les deux assassinats de professeurs en France, il ne suscite pas de prise de conscience collective. Au contraire, son évocation provoque la réprobation et déclenche de vives

réactions, dont le soupçon de faire le jeu de l'extrême droite. Pour y répondre, nous reprenons les mots d'une intervention en avril 2024 sur France Inter de Iannis Roder, professeur agrégé d'histoire dans un collège de Seine-Saint-Denis : « *Si on offre à l'extrême droite l'exclusivité du réel, on lui laisse le réel. Or, ce sont des questions de société et d'avenir.* »

Dans la foulée de ce soupçon surgit aussi l'accusation d'islamophobie. Nous ne visons pas l'islam, mais nous mettons en lumière le phénomène de l'islamisme. Nous laissons aux islamologues et docteurs de la foi le soin de montrer à quel point l'islamisme est une façon de vivre l'islam. En revanche, nous revendiquons la liberté de critiquer toute religion quand elle se mue en idéologie et tente de s'imposer comme seul modèle de pensée.

D'autres nous opposeront le modèle anglo-saxon pour justifier « des accommodements raisonnables » et des signes comme le port du voile à l'école. Cette vision anglo-saxonne de la liberté religieuse consiste à assouplir la règle générale pour répondre aux demandes des minorités. Nos sociétés ne s'inscrivent pas dans la lignée de ce modèle. Nous mettons en garde contre le morcellement de la cohésion socioculturelle, encouragée par le wokisme, qui légitime tout ce qui vient des minorités, qu'elles soient violentes ou non, voilées ou non, simplement parce qu'elles seraient discriminées.

Enfin, avec cette parole sur un sujet sensible, nous apportons une voix à toutes ces femmes et ces hommes de la communauté musulmane qui aspirent à vivre leur foi ou à vivre en dehors de la foi sans devoir subir ce carcan islamiste et la pression communautaire. La parole des enseignants issus de cette communauté n'en est plus courageuse et précieuse.

Il ne faut pas oublier que la stratégie islamiste vise d'abord le monde musulman tout entier. Les populations immigrées de culture musulmane en Europe ne forment qu'une partie des populations touchées par cette idéologie fondamentaliste. Mais une partie importante, car, dans leur dessein messianique, les théoriciens islamistes n'ont jamais caché leur objectif : déstabiliser les démocraties occidentales, empêcher l'intégration des musulmans en Europe et leur adhésion à son histoire, à ses valeurs, à ses modes de vie et de gouvernement et à ce qui compte le plus pour l'avenir : l'école.

KAMEL

« Je n'ai pas peur »

« Je n'ai pas peur ! J'ai connu la décennie noire dans mon pays. » Kamel est né sur l'autre rive de la Méditerranée. Ses parents ont fui la terreur des groupes islamiques armés et la répression de l'État algérien. Il a grandi en France où il a suivi un parcours scolaire exemplaire. Il est devenu ingénieur puis, après sa thèse de doctorat en physique, le hasard l'a mené vers une université belge où un poste de chercheur lui a été proposé. Un statut précaire auquel il a fini par renoncer après la naissance de son premier enfant : il a alors choisi le métier de professeur de sciences. Il a d'abord enseigné dans une école secondaire puis a été engagé dans une école supérieure liégeoise où sont formés les professeurs de demain.

Nous le rencontrons pour la première fois dans une petite brasserie du centre de la capitale, en compagnie de ses collègues de combat, ceux qui défendent les principes de laïcité et de neutralité dans l'espace scolaire. Les uns et les autres nous racontent leur quotidien dans leurs établissements respectifs de Bruxelles et de Wallonie. Ils ont mille souvenirs, mille anecdotes, mille indignations à partager. Ils ont envie de

témoigner de leur profond amour pour ce métier, mais aussi du doute et de l'angoisse qui aujourd'hui les submergent.

La deuxième fois que nous rencontrons Kamel, son visage a changé. Nous nous sommes donné rendez-vous dans un endroit plus discret. Kamel sort d'une enveloppe une lettre un peu froissée et nous la donne à lire : *« Madame, nous sommes plusieurs à nous inquiéter du comportement inapproprié de votre époux qui attaque frontalement et ouvertement les principes de notre société et de notre religion, si sacrée. À plusieurs reprises, il s'en est pris ouvertement et a critiqué des étudiants qui, sans faire de mal à personne, ont eu le malheur de prier discrètement. Son entourage professionnel, proche du judaïsme et de la franc-maçonnerie, qu'il suit aveuglément par ailleurs, exerce une très mauvaise influence sur lui. Il a réellement intérêt à se calmer, car il porte atteinte à notre communauté. »*

L'enveloppe anonyme, destinée à son épouse, a été déposée dans la boîte aux lettres de sa maison. Après un silence, ses yeux se mouillent, il dit et répète à voix basse : *« Je n'ai pas peur... Pas pour moi, mais oui, j'ai peur pour ma femme et mes enfants. Ils savent où nous habitons... Je n'oublie pas le visage des deux professeurs français. »*

Kamel ne sait pas qui sont les auteurs de cette lettre de menaces. Il envisage toutes les hypothèses, y compris celle de collègues qui ne partagent pas ses convictions. Dans les jours qui ont précédé le dépôt de la lettre, Kamel a découvert une salle de prière clandestine dans son école. Il a dénoncé ce manquement au règlement.

Kamel enseigne les sciences. Ses étudiants devront à leur tour enseigner ce qu'ils ont appris en biologie ou en physique à des élèves du secondaire. Il n'est pas simple de donner des

cours de sciences pures à des étudiants qui remettent en cause certaines théories scientifiques ! Deux semaines auparavant, alors que le cours portait sur le clonage animal, les étudiants ont manifesté leur désapprobation parce que « *c'était contre la nature.* » Quelques semaines plus tôt, lorsqu'il a expliqué ce qu'était une PMA, une assistance médicale à la procréation assistée, l'un des étudiants s'est écrié : « *On n'est pas des homosexuels !* »

« *Le débat que j'essaie de mener dans la classe pour déconstruire les idées reçues et nourrir leurs réflexions* », explique Kamel, « *se limite à quelques phrases sentencieuses. Impossible d'aller au-delà... Pendant les cours, ils écoutent ou font mine d'écouter. Pendant les examens, ils reproduisent mes leçons. Mais après ? J'ai bien peur qu'ils évacuent ces connaissances.* »

Son découragement est perceptible. « *Depuis une dizaine d'années, le poids du conservatisme religieux a imprégné profondément la génération des jeunes garçons et filles musulmans nés avec le siècle. L'un des élèves m'a confié à l'issue d'un cours : "Cela nous choque de voir un professeur musulman aborder ces questions." Le manque de débat, de disparité de points de vue me pèse. Nous avons construit des écoles ghettos sans mixité culturelle. Dans la plupart de mes classes, 90 % des étudiants sont belges d'origine marocaine. Demain, ils auront la responsabilité d'enseigner.* »

ADELINE

« Je ne tiendrai pas cinq ans de plus »

Les phrases s'enchaînent. Adeline est une jeune institutrice, une jeune femme volubile. Elle utilise des mots, des expressions à l'image de sa forte personnalité. Elle reconnaît s'être parfois emportée face à certains collègues ou à sa hiérarchie. *« Je me suis pris la réalité en pleine tronche. Je tiens le coup parce que je sème des graines et que cela marche, mais je ne tiendrai pas cinq ans de plus, à cause de ce climat pesant qui pousse les enseignants à faire le dos rond. Le seul soulagement, c'est quand je suis en classe avec les enfants : ils sont encore petits. Je me suis mieux formée pour être moins sanguine. »* Au fil des années, Adeline a appris à jongler avec cette dualité, celle d'une école à la fois protectrice pour les enfants et miroir du monde qui l'entoure. Son école, en particulier, en est l'illustration.

« Ce que je vis avec mes élèves est difficilement racontable... Ce sont des petites choses... Il faut être attentive à ce qui est caché, secret, particulièrement à l'égard des petites filles. Par exemple, les complimenter, leur dire qu'elles sont coquettes parce qu'on ne le leur dit pas assez ou pas souvent à la maison. »

Adeline cultive et assume sa proximité avec ses élèves. Ils ont 10 ou 11 ans. La moitié vit dans de vraies conditions de pauvreté. *« Un tiers des élèves sont des “cas sociaux” avec des problèmes d’éducation, de santé et parfois de violence intrafamiliale. En plus, faute de moyens, on nous impose des enfants qui nécessiteraient un encadrement spécifique. Il y a aussi les primo-arrivants. L’école est devenue progressivement un ghetto. Et au début, je n’ai pas voulu voir les changements de comportements, l’intrusion du fait religieux. »*

Ce n’est qu’il y a huit ans qu’Adeline a commencé à en percevoir les conséquences. *« On a commencé à perdre les élèves “belgo-belges”. Je me souviens du cas de Grégoire, un petit garçon qui suivait des cours de danse et qui subissait les moqueries et les quolibets de ses condisciples. Il a bien fait de s’en aller. Aujourd’hui, Grégoire étudie dans une prestigieuse école de danse londonienne. »*

Adeline est confrontée aux prémices du communautarisme. Il pousse dans l’esprit des enfants qui en viennent à se différencier constamment par leurs origines ou leur religion. *« Pour les exercices et les travaux collectifs, je dois constituer les groupes sinon les plus minoritaires ou solitaires, les petits Ukrainiens ou Polonais, sont rejetés. Dans la cour de récréation, combien de fois n’ai-je pas dû intervenir parce que j’entendais “sale Belge, sale flamand, sale Polonais, sale juif” ! Je ne laisse pas passer cela. J’interviens seule ou avec des collègues, dont le professeur de religion islamique, pour faire comprendre que cela ne se fait pas. Mais la confiance des enfants, en l’absence de camaraderie, se délite. Certains enfants supplient leurs parents de les changer d’école. »*

Parfois, Adeline s’interroge, se demande où commence et où s’arrête sa responsabilité. *« Les vacances sont aussi une*

source de préoccupation, d'abord parce que la plupart des enfants ne quittent pas leur quartier. Ensuite parce que certaines familles, originaires d'Afrique de l'Ouest, retournent au pays et emmènent leurs fillettes pour leur faire subir l'excision. À la veille des vacances, je rappelle la loi aux mamans de ces petites filles. En vain, parfois. Elles ne comprennent pas. »

L'enseignante est confrontée tous les jours aux interrogations, aux inquiétudes des enfants qui sont tétanisés par la peur de Dieu, la peur de commettre un péché. Adeline se souvient d'une boîte à tartine qui s'est ouverte et a laissé tomber une tranche de jambon sur la boîte de petits élèves de confession musulmane. « *Les enfants ont hurlé. Cela a pris une ampleur dingue. Les parents sont intervenus le lendemain pour se plaindre. Ils ont obtenu gain de cause. On ne pouvait plus mélanger les boîtes des uns et des autres. On a dû construire des casiers différenciés. J'ai dû consoler une petite fille à la cantine moquée parce qu'elle mangeait du porc : "C'est dégueulasse ce que tu bouffes", lui ont dit les garçons.* » Adeline s'arrête un instant de parler, nous regarde et dit : « *Ça, je le vis comme une violence.* »

Les assassinats de Samuel Paty en 2020 et de Dominique Bernard en 2023 ont profondément changé le regard d'Adeline sur son métier et sa responsabilité d'enseignante. « *Les autres profs n'en parlaient pas. Ils étaient mal à l'aise. Je n'ai pas accepté leur frilosité. Je n'ai pas accepté les recommandations de la direction de ne pas en faire trop. Je n'ai pas accepté le silence des syndicats. Moi, j'ai osé. J'y ai consacré un cours en m'appuyant sur le Journal des enfants qui est une référence dans l'enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Des parents ont porté plainte...* »